

*Lettres d'amour  
de 0 à 10*

*Susie Morgenstern*

# *Lettres d'amour de 0 à 10*



*l'école des loisirs*  
11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

*La sixième*

*Lettres d'amour de 0 à 10*

*Le vampire du CDI*

*Privée de bonbecs*

*Les deux moitiés de l'amitié*

*Le club des crottes*

*Mon royaume est un cheval* (recueil de nouvelles collectif)

*Mademoiselle Météo*

Collection CHUT!

*Lettres d'amour de 0 à 10*

lu par Alice Butaud

© 2018, *l'école des loisirs*, Paris, pour l'édition Neuf poche

© 1996, *l'école des loisirs*, Paris, pour la première édition

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : mars 1996

Dépôt légal : février 2018

Imprimé en France par

à

ISBN 978-2-211-23574-7

*Pour Philippe Silvy*

## *Ernest*

Il marchait lentement vers l'immeuble. Il ne regardait pas autour de lui.

Le trajet était obstinément le même. Il n'inventait jamais d'autres itinéraires. Il ne changeait pas de côté de trottoir, se dirigeant droit vers l'école, puis de retour chez lui.

Il montait lourdement les cinquante-sept marches jusqu'au troisième étage. Il ne sautillait pas, il ne se hâtait pas. Ernest n'était pas pressé. Les dix ans de sa vie s'étaient passés sans courir, dans la quasi-immobilité d'une vieillesse plus que précoce.

Il posa le cartable dans sa chambre, la moins encombrée de la maison parce que la plus petite.

On aurait dit un placard, ou la cellule d'une antique prison : un lit, une table, une chaise, une armoire, le tout impeccablement rangé. Il sortait ses livres et cahiers à l'avance pour ses devoirs avant d'aller trouver son goûter sur la table de la cuisine.

Une grosse pomme verte et une biscotte l'attendaient depuis midi. La gouvernante les installait tous les jours après avoir débarrassé la table du déjeuner. Son goûter variait peu.

Après quelques bouchées, la pomme l'écœura, mais il la mangeait jusqu'au bout. Puis il commençait à faire ses devoirs avec concentration et méthode. Il savait que plus vite c'était fait plus vite il pourrait piocher dans la seule armoire qui n'était pas fermée à clef.

Quand Grand-Mère entendit le grincement de la porte de la bibliothèque et le tintement de la vitrine, elle sortit de sa chambre et vint s'asseoir avec Ernest dans le salon.

« Bonsoir Grand-Mère », dit Ernest en prenant place sur le canapé en velours usé. Personne

ne l'appelait jamais par son prénom : Précieuse. C'était difficile d'imaginer quelqu'un s'adressant à elle ainsi.

Grand-Mère inclina la tête en guise de salutation. Elle parlait rarement et peu. Ernest avait l'impression que si elle bougeait plus, elle se désintégrerait. Elle avait quatre-vingts ans, mais le genre de quatre-vingts vraiment vieille comme les grands-mères des livres anciens. Sa peau était tellement fripée et froissée et sèche qu'Ernest avait peur que si jamais elle souriait, ça devienne de la poussière. D'ailleurs, elle ne souriait jamais. Elle marchait avec peine, elle mangeait sans appétit, elle gardait ce petit-fils par devoir. Il n'y avait personne d'autre qu'elle.

Elle avait élevé Ernest depuis sa naissance, à la mort de sa mère. Dans la famille Morlaisse, on mourait d'accidents anciens, des accidents de l'histoire : la Deuxième Guerre mondiale pour son grand-père, la Grande Guerre pour son arrière-grand-père, et pour son propre père une étrange

disparition après l'enterrement de sa femme quand Ernest était vieux d'un jour.

Sa grand-mère avait donc perdu son père à cinq ans, perdu son mari à trente ans, perdu son fils à soixante-dix ans en héritant d'un bébé pour qui elle n'avait ni la force physique ni la force morale.

Mais elle fit ce qu'il fallait faire.

Elle avait immédiatement engagé une femme à peine plus jeune qu'elle pour veiller à la nutrition et à l'hygiène du bébé. Cette femme, Germaine, venait à l'époque de perdre son mari, n'avait pas d'enfants et cherchait à fuir son isolement plus qu'à gagner un salaire. Les deux femmes s'entendaient bien car elles avaient les mêmes principes... beaucoup de principes. Elles vivaient côte à côte en lignes parallèles. Mme Morlaisse lui avait offert une des nombreuses chambres, mais Germaine préférait aller et venir, sauf au début, quand Ernest ne dormait pas encore la nuit, et parfois par mauvais temps.

Germaine était donc vieille aussi, une vieillesse qu'elle travaillait à masquer avec les maquillages

les plus modernes. Les fards de Germaine étaient d'ailleurs le seul soupçon de modernité dans cette maison sans appareils, sans machines, sans télévision. Germaine se livrait à une bataille contre les cheveux blancs, les rides et la graisse, mais elle avait abandonné la lutte contre la dépression. Les premières années, elle avait entouré Ernest des seules paroles qu'il entendit, mais dès son entrée à l'école Germaine se renferma comme sa patronne. La conversation était réservée à la communication strictement utilitaire, et même celle-ci fut peu nécessaire car la maison marchait toute seule, par habitude, par lassitude, en service minimum réglementé.

Germaine faisait les courses et la cuisine. Elle aurait pu commander par téléphone mais il n'y avait pas de téléphone. Une autre dame, une amie de Germaine, également avancée en âge, faisait le ménage. Tout le linge allait chez le blanchisseur.

Mme Morlaisse s'assit, statue silencieuse et morne. Avant elle lisait aussi à côté d'Ernest. Maintenant ses yeux se fatiguaient trop vite. Souvent Ernest levait la tête de son livre et s'aper-

cevait que Grand-Mère somnolait, toujours droite et raide dans son fauteuil. Il lui arrivait même de ronfler, ce qui offrait un peu d'animation sonore pour rivaliser avec le tic et le toc des horloges. Ernest savait que Grand-Mère n'aurait pas aimé savoir qu'elle ronflait, et il ne lui en fit jamais la remarque.

Quelle que soit la profondeur de son sommeil, elle se levait d'un bond à 20 heures pour écouter les informations. La radio était un des premiers modèles fabriqués. Obtenir France Inter était un défi aussi grand que de recevoir Radio Londres pendant la guerre avec le même effet de sons lointains et de parasites proches. Mme Morlaisse n'entendait plus très bien et le journaliste n'était pas tenu de répéter trois fois chaque information comme il aurait fallu. C'était sans importance, car Mme Morlaisse n'était pas très curieuse du monde. De temps en temps un mot, un nom, un pays provoquaient une réaction. Si par hasard le journaliste disait «l'Allemagne», elle répétait en soupirant «l'Allemagne». Ce qui lui importait

était d'allumer la radio à 20 heures, comme elle l'avait toujours fait.

Ernest, lui, écoutait attentivement du début à la fin, comme si on allait lui annoncer la réponse qu'il cherchait. La politique, les élections, les politiciens ne l'intéressaient pas. Lui, il s'asseyait patiemment sur le canapé et guettait la Troisième Guerre mondiale, celle qui, comme les précédentes, emporterait sûrement un autre Morlaisse.

C'est à 20 h 30 que les Morlaisse soupent. Le menu est toujours identique : de la soupe. La soupe se digère bien, fait grandir et assure une nuit paisible, à condition qu'il n'y ait ni sel ni poivre. Germaine ne revenait pas le soir. Ernest réchauffe la soupe et range les assiettes dans l'évier. Après, il va se coucher sans protestation. Un enfant a besoin de sommeil. Avant de faire sa toilette, il dit : « Bonne nuit Grand-Mère, dormez bien. » Et elle cligne des yeux en signe de reconnaissance.

Ainsi, les jours de la semaine, Ernest se lève sans entrain mais bien entraîné, mange deux biscottes avec la confiture d'oranges amères fabri-

quée par une cousine de Germaine dans le Midi, boit un bol de lait tiède, noue sa cravate, range son cartable et se rend à l'école. Il revient tous les midis, car ni Germaine ni sa grand-mère ne croient aux bienfaits de la cantine scolaire. Chez elle, il n'y a ni boîtes de conserve ni surgelés. Les poissons sont en pleine possession de leurs têtes, les pommes de terre sortent de la terre, sans passer par des usines. Mme Morlaisse craint l'overdose de sel, de sucre et de mauvaises influences. Germaine soupçonne les mauvaises huiles, les fritures, la viande avariée et un excès de bruit.

Ernest n'a ni jeans, ni jogging. Deux fois par an, un tailleur se rend chez eux, prend ses mesures et lui coud un costume d'une coupe neutre, ni du siècle dernier ni de celui-ci. Ça ressemble plutôt à l'uniforme d'un pensionnaire anglais. Ce tailleur lui fournit également ses chemises, cravates, mouchoirs, sous-vêtements, chaussettes et un manteau.

Cet accoutrement évite à Ernest les contacts avec les autres enfants ; de toute façon, il les évite,

non pas par goût, mais par prudence. On ne se moque pas de lui. On a l'habitude. Et il est de loin le meilleur de la classe, sauf en expression écrite quand il faut raconter une émission de télévision, ses dernières vacances ou ce qu'il a fait le dimanche.

Les dimanches d'Ernest sont encore moins remplis que les autres jours de la semaine. Les minutes s'écoulent goutte à goutte comme dans un sablier humide. Germaine ne vient que pour préparer et servir le repas de midi, un repas de dimanche qui comprend une viande et trois légumes avec de la compote pour dessert.

Après la sieste, Mme Morlaisse convoque Ernest au salon, retire une clef de sa poitrine flétrie, ouvre la porte en marqueterie, sort une boîte en porcelaine fine dans laquelle se trouve *la* lettre. Ils prennent place tous les deux autour de la table posée sur un pied en forme de lion doré.

« Vous la lisez, Grand-Mère ? » demande Ernest.

Mme Morlaisse extrait la feuille de son enveloppe, la déplie avec d'infinies précautions et la fixe comme si elle contenait les solutions à tous les

puzzles de l'univers. Seulement, elle est illisible. Ernest le sait, mais chaque dimanche il espère plus fort. Lui-même, bien qu'étant le meilleur de sa classe, ne peut pas comprendre le moindre signe. Il n'y a ni A, ni B, ni Z, simplement une jungle de nœuds qui crient d'une façon muette. Son arrière-grand-père l'avait envoyée d'un village près du front. De tous les secrets dans cette maison, celui-ci était le plus grand, ou peut-être le deuxième plus grand. Ernest pensait que s'il continuait à être un excellent élève, il percerait un jour les secrets.

## *Victoire*

Ernest ne sourit pas. À l'école, il participe aux discussions seulement quand le maître le désigne par son nom. Ses réponses sont justes, réfléchies et efficaces, ses observations astucieuses et sensées. Ernest aime l'école car la musique des paroles berce sa solitude, et l'école nourrit son espoir d'être un jour capable de lire dans l'encre étalée sur la feuille usée de la lettre.

Les garçons le laissent tranquille dans son isolement.

Les filles, par contre, tentent de se faire remarquer, de s'insinuer dans son univers, de l'attirer dans leurs rayons de chaleur. Une chose qu'Ernest ne peut pas cacher, c'est sa beauté. Toutes, elles

ne rêvent que de le toucher, le palper. Elles aimeraient, au moins, recevoir le regard de ses yeux noirs, ce regard réservé au sol, au ciel ou aux pages des livres.

Elles lui apportent des gâteaux qu'elles posent sur sa table et qui restent là jusqu'au passage de la personne de service. Ernest n'est pas impoli, seulement il n'a jamais goûté un gâteau et ça lui fait peur. Germaine et Précieuse n'en mangent pas. Parfois, il trouve une confiserie alléchante ou un fruit exotique, mais il sait qu'il y a des règles et qu'il ne faut pas manger entre les repas.

Souvent on lui passe des mots. Ça ne lui vient pas à l'esprit de les déplier. Il ne connaît donc pas les messages : « Ernest, je t'aime. » « Tu es beau, mange mon gâteau. » « Je t'invite à ma boum mercredi prochain. » Mots d'amour pleins d'espoir inefficace.

Pendant les récréations, il lit sur un banc ou sous le préau. À la fin de la classe, il part directement pour la maison. Il ne regarde ni à gauche ni à droite. Certaines le suivent en rêvant qu'il lâcherait un mot en leur direction. Elles savent

où il habite, elles guettent ses sorties, elles vivent dans l'attente d'un bonjour.

La vie d'Ernest n'avait pas de faille. Elle se répétait quotidiennement de la même façon. Il n'y avait pas de surprises... jusqu'à ce lundi de début novembre. La directrice fit irruption dans la salle de classe, poussant devant elle une nouvelle élève. «Je vous présente Victoire de Montardent. Elle fait désormais partie de votre classe.»

Ernest eut un léger choc. Cette Victoire était différente des autres, habillée un peu comme lui, blazer bleu marine et jupe plissée, chemisier strict. Un bandeau noir apprivoisait ses cheveux longs et noirs. Et comme la table à côté de lui était la seule libre, le maître la plaça là. Elle s'assit en lançant à Ernest, à brûle-pourpoint et sans complexe, un franc bonjour. Il ne put faire autrement que de le lui rendre.

Quand le maître donna un livre à sa voisine, Ernest lui indiqua la page. Il était bien obligé. Chaque fois que le maître disait: «Ernest, je compte sur toi pour expliquer à la nouvelle», Ernest exécutait l'ordre comme un robot, sans

regarder la fille, mais en s'assurant qu'elle comprenait, par un : « Nous sommes d'accord, n'est-ce pas ? » Et elle le gratifiait d'un énergique : « D'ac Mac ! »

À la récréation, au lieu de se joindre aux autres filles, elle suivit Ernest jusqu'à son banc et elle fit ce qu'il faisait, lire un livre, sauf qu'elle n'en avait pas. Elle lut alors le sien, assise tout près de lui, forçant ses yeux à garder le rythme et à être prêts quand il tournait la page.

À la fin de la récré, Ernest ferma le livre et retourna dans la classe avec Victoire à sa remorque. À l'heure de la cantine, Ernest mit son manteau pour reprendre le chemin de la maison avec Victoire encore à ses trousses pendant tout le trajet. Quand il ouvrit la porte d'entrée, elle lui cria : « J'habite un peu plus loin. Je viendrai te prendre tout à l'heure. Bon appétit ! »

Elle l'attendait quand il ressortit. Ernest marchait d'un pas déterminé comme si Victoire n'était pas là. Pour bien lui faire sentir sa présence, elle lui prit le bras et l'interrogea : « Ça fait longtemps que tu habites ici ? » Ernest hochait la tête.

«Tu ne manges jamais à la cantine?» Il fit non de la tête. «Tu as des frères et sœurs?» Sa tête bascula de gauche à droite. «Tes parents sont-ils sévères?» Peu importait à Victoire qu'Ernest réponde ou pas à son interrogatoire, elle avait assez de conversation pour deux. «Mes parents sont très sévères: on n'a pas le droit de regarder la télé avant d'avoir fini ses devoirs. Quelle est ton émission préférée? Quel est ton plat préféré? Qui est ton chanteur préféré? Qu'est-ce que tu fais comme activité le mercredi? Moi c'est piano et piscine. Où allez-vous en vacances? Est-ce que tu fais une collection? Moi c'est les papiers métalliques des tablettes de chocolat. As-tu visité un pays étranger? Tes parents te permettent-ils d'aller à des boums?»

Ernest, si bon élève, se révélait un cancre accompli; il ne put répondre à une seule question. Il ne connaissait le nom d'aucun chanteur, d'aucun programme de télévision. Son plat préféré? On mange ce que l'on vous donne. La fréquence de la soupe dans son bol devait la mettre en haut de la liste. Mais il n'avait pas de tendresse

particulière pour la soupe. Quant à une collection, la seule chose à laquelle il pensa, c'était les cinquante-sept marches de son immeuble, ou ses pas jusqu'à l'école (souvent il les comptait), ou les minutes qui rongeaient la journée sans même qu'on s'en aperçoive, ou bien les autres sortes de minutes qui traînent comme un poids mort.

«J'ai posé assez de questions pour le moment. Tu n'en aurais pas quelques-unes pour moi?»

Ernest était inquiet. Personne ne lui avait jamais posé de questions et il n'avait pas appris à en formuler. En plus, la curiosité appliquée aux gens qu'il croisait n'était pas très développée en lui. N'empêche qu'il cherchait. Il se grattait une partie du cerveau jusqu'ici inutilisée pour extraire le moindre petit point d'interrogation. Mais rien ne parvint jusqu'à sa bouche. Il avait pourtant envie de lui être agréable. Comme si elle comprenait son désarroi, elle lui dit : «Ça ne fait rien, Ernest. Tu es tellement beau que tu n'as pas besoin de parler pour te rendre intéressant.» Elle tenait encore fermement son bras.

Ernest n'en croyait pas ses oreilles. Lui? Beau? Première nouvelle.

Une question... une question. On ne pose pas de questions si on ne veut pas savoir la réponse. Il tourna ses yeux vers elle subitement et se mit à bégayer: «V-V-V-V-V-Victoire! proclama-t-il. Pourquoi t'a-t-on prénommée Victoire?» Il s'attendait à une commémoration historique.

«Parce que je suis née après douze garçons. Mes parents voulaient tellement une fille qu'ils ont essayé treize fois. Je suis leur victoire!»

Ernest se demanda si le douzième garçon s'appelait Défaite. Il soupira: «Douze frères?!»

«Maintenant il y en a treize. Ma mère voulait tenter sa dernière chance pour une autre fille. C'est raté. Un garçon. Il a six mois.»

«C'est une armée», pensa Ernest. Tout l'après-midi, il n'arrêta pas d'imaginer Victoire entre treize garçons. Ça le déconcentrait mais il était si rodé à l'école que le travail se faisait tout seul. Victoire le suivait toujours. À la récréation, elle continua sa lecture par-dessus l'épaule

d'Ernest. Les autres filles de la classe faisaient un cercle silencieux de hargne autour d'eux, mais le « couple », imperturbable, n'y fit pas attention.

Quand, à la fin de la journée, le maître remit à Victoire une tour biscornue de livres en lui disant de les couvrir pour le lendemain, elle planta la moitié dans les bras d'Ernest, avec cet ordre : « Tu m'accompagnes ! »